



Risque d'essayer, par Jean-Louis Borloo

*« Le plus beau risque dans la vie est de vivre malin en découvrant
les talents de son bonheur et de comprendre,
c'est-à-dire de prendre avec soi. »*

Témoignage Risque de chance, le 24/09/2019 à Paris, de Jean-Louis Borloo, homme politique français, avocat, député européen, maire de Valenciennes, ministre d'État, ministre de l'Écologie, du Développement et de l'Aménagement durables (2007-2008), de l'Écologie, de l'Énergie, du Développement durable et de l'Aménagement du territoire (2008-2009), puis de l'Écologie, de l'Énergie, du Développement durable et de la Mer, chargé des Technologies vertes et des Négociations sur le climat (2009-2010), président de la Fondation Énergies pour le monde.

*En tant qu'homme engagé, peux-tu me dire, s'il te plaît,
quel est le plus beau risque dans la vie ?*

(Grand silence) C'est d'essayer. Tout simplement essayer. Parce qu'essayer, c'est sortir d'un format qui est au fond assez standard, un format par nature utile parce qu'il offre un cadre, mais qui n'a aucune raison statistique de correspondre à ton talent personnel. Tes talents, tes faiblesses, tes fragilités, tes inquiétudes, tes angoisses et tes rêves. Il y a le cadre et le reste. Il y a dedans, dehors, ce qui peut passer.

As-tu un exemple vécu de ce beau risque ?

On le voit dans l'exemple très simple de la scolarité. C'est particulièrement vrai en France. Tu as la forme d'intelligence du modèle ou tu ne l'as pas. Tu as la forme d'intelligence du format ou tu ne l'as pas. Dans ce format, il y a d'abord des gagnants, ensuite il y a ceux qui courent après les gagnants en restant dans le format et enfin il y a ceux qui n'y arrivent pas. Ceux qui n'y arrivent pas ont une autre forme d'intelligence, de regard, d'écoute, y compris physique. Cela peut correspondre à des dyslexies en tous genres, à des constructions sonores, à la naissance, qui font que la maison n'est pas bâtie sur ses fondamentaux, etc. Or c'est terrible, parce que si tu ne prends pas ton propre chemin, si tu suis le chemin du format dans ces conditions, tu ne peux aller que de tristesses en déceptions, en inquiétudes, en dévalorisation de toi-même, parce qu'au fond tu as conscience de faire de la peine aux autres – ceux qui comptent sur toi, tes profs, tes parents, peu importe. Et surtout toi-même.

Comment l'as-tu vécu et qu'est-ce qui était vraiment important pour toi, voire pour plus grand que toi ?

Moi, j'étais incapable de faire des études. Je ne comprenais rien. Ce n'est pas que je ne foutais rien, je ne comprenais pas. C'est facile à comprendre, ça : je ne comprenais pas. Je n'ai jamais réussi à faire une version latine. Le thème latin, car à l'époque on en faisait, ou une équation à résoudre, c'était un cauchemar. Je n'étais pas capable, je n'avais pas l'intelligence requise pour suivre, tout simplement. Dans ces cas-là, il faut bien que tu sortes du cadre. Tu peux sortir tout de suite, c'est ce que j'ai fait. Je suis parti à la campagne avec un copain. On se marrait, mais avec une vraie discipline. Nous avons tout appris par cœur comme des crétins, et c'est comme cela que nous avons eu le bac. Tu apprends autrement, dans d'autres formats – par exemple, dans les petits Bordas, comme cela s'appelait à l'époque –, et tu obtiens la note. Alors que dans le format où tu passes du temps à aller à l'école, à t'asseoir, te lever, etc. – ce truc qui marche si bien pour les autres –, il y a une perte de temps invraisemblable. J'en parle très souvent avec mes enfants, mes petits-enfants et des enfants de copains que je croise. Je leur dis : « Ne vous laissez pas embarquer dans le panurgisme. » On dirait qu'il faut que tout le monde se lance dans la même compétition, en école de commerce ou en école d'ingénieur, à Sciences-Po, je ne sais quoi encore. Ou bien, tout d'un coup, tout le monde va faire un master à Londres, un

master à Boston, un master à HEC Montréal. Or quand je dis tout le monde, cela ne représente qu'un tout petit monde. Tout le monde pareil dans la même compétition, c'est absurde. C'est un millionième des affaires de la vie.

Être capable d'identifier le chant des oiseaux, peut-être à partir d'une application sur téléphone. Devenir un chef de cuisine. Devenir spécialiste de tourisme pastoral. Devenir garagiste, au moment où nous connaissons ces révolutions incroyables du passage des systèmes thermiques aux nouveaux systèmes qui se mettent en place. Voilà des choses intéressantes! Nous vivons une période de changements extraordinaires. Je viens de donner l'exemple de l'école ou de la fac, de la partie scolaire ou du boulot pur, mais de grâce évitons d'aller là où va tout le monde, car tous n'ont pas le même talent. C'est un gâchis très spécifique à la France. Car nous avons un modèle extrêmement standardisé, avec des élites qui se reproduisent entre elles, une espèce de société de connivence. Au fond, une société de *self-profit* en termes alimentaires, c'est-à-dire des corps, les grands corps. Il n'y a pas de lobby en France. La meilleure école de lobbying, c'est l'Inspection des finances, la deuxième, c'est le Conseil d'État, puis le corps des Mines. Il ne faut pas jalouser ces institutions. Il faut simplement prendre un autre chemin. Découvrir une autre langue, une autre région, un autre pays, une autre technologie. Le plus important n'est pas de connaître la collection littéraire de Lagarde et Michard, c'est de connaître la géographie. Car l'histoire n'est jamais que la continuation de la géographie – par les hommes.

Je discutais hier avec un copain qui a une fille rebelle depuis toujours. La mère vient d'un quartier de banlieue, lui est le fils d'un avocat au barreau de Paris, très traditionnel, j'allais dire giscardien. Donc, un attelage intéressant. Sauf que leur fille, depuis le début, ils n'ont pas su la gérer du tout. Dès l'âge de deux ans, elle se roulait par terre, faisait ce qu'elle voulait. Bref, on en arrive aujourd'hui à une situation où elle est déscolarisée depuis deux ans et demi. Conséquences : perte de confiance en soi, début d'anorexie, crise, asthme chaque fois qu'il y a des épreuves scolaires ou des conversations autour de cette situation. Aujourd'hui, elle aimerait bien aller à Londres, mais son père me dit : « Elle ne sera jamais capable, elle n'a pas le bac. » J'ai alors commencé à regarder sur internet. Je constate qu'il y a des centaines d'agences de volontaires en tous genres : pour le soin des

chats, la distribution de nourriture, l'éducation, l'aide dans les hôpitaux. Il y a des milliards de choses à faire pour l'épanouissement des personnes ! Il faut chercher.

Nous avons une petite, Margaux, qui vient des Philippines et revient de six mois passés au Japon pour travailler dans une ferme et comprendre ce qui s'y passe. L'univers qui la fascine, c'est celui des mangas. Qu'est-ce qu'on va lui dire ? « Va faire des études supérieures » ? ou bien, plutôt : « Suis ton chemin, suis ta voie ? À un moment donné, il faudra bien que quelqu'un t'apprenne l'art de ton art. Ce sera un maître d'apprenti, un papa, un "sachant", mais dans ton art. » Et cela se vérifie dans tout le reste de la vie. Souvent, je discute avec des copains qui se retrouvent tout d'un coup avec un enfant. Ils ne l'avaient pas prévu. Alors les débats surgissent : « On me l'a fait dans le dos, c'est scandaleux, c'est honteux. » On peut discuter des heures de la non-volonté, la non-décision, du fait que cela t'est imposé. Mais il y a une phrase qui compte et une seule : « Il vaut mieux en avoir un qu'en perdre un. » Tu peux être d'accord ou non avec cette phrase. Mais si tu es d'accord, tout se simplifie. Cela n'empêche pas d'avoir à cadrer les choses, bien sûr.

Quelle est ta contribution au monde, ta mission, ta vocation ?

J'ai passé ma vie à essayer de servir à quelque chose, mais cela ne marche pas toujours, bien sûr. La seule façon de se pousser, d'aller en avant, d'être imaginatif, de regarder un problème comme il est, sans formatage classique, c'est d'avoir envie de faire des choses un peu plus grandes que soi, un peu plus belles que soi. Je pense que chacun d'entre nous essaie. Je ne connais personne qui se lève le matin et se plante devant sa glace en se disant : « Aujourd'hui, j'ai vraiment envie d'être un sale type ! » Ou : « Regarde-moi, j'ai une gueule de sale mec, je suis content de l'être. » Tout le monde a envie de se dire : « Je suis plutôt un bon mec. » C'est un besoin personnel. Le problème, c'est que ce besoin est contrarié, en chacun, par une sorte de fascination de la critique et de l'autocritique. Je ne veux pas dire qu'il ne faut pas se juger, s'évaluer, mais j'entends cela au sens d'une critique acerbe, dévastatrice. Tout se passe comme s'il y avait besoin de moins de concentration, de moins d'efforts pour être négatif que positif...

J'ai croisé dans ma vie 95 % de gens exceptionnels. Vraiment exceptionnels. Jusque dans le bureau d'à côté ! J'avais un jeune frère qui était plus doué que moi, mais pour qui les études représentaient quand même quelque chose d'un peu dur. Un type génial. Il a pris des cours particuliers avec un copain étudiant, et il allait passer le bac. J'étais venu déjeuner chez mes parents la veille du bac. Il y avait sur son assiette une boîte, avec un beau nœud. Il aimait bien les beaux objets. Il ouvre la boîte et découvre une très jolie montre. Nous n'étions pas très fortunés, donc c'était vraiment quelque chose d'énorme. Il demande à mon père : « Mais pourquoi ça ? » Et mon père répond : « C'est pour le bac. » Mon frère lui dit alors : « Mais la première épreuve, c'est demain ! » Et mon père répond : « Eh bien oui. Écoute, tu as fait ce que tu estimais devoir faire. Alors, si moi je ne donne pas mon fils gagnant, qui va le donner gagnant ? » Au fond, c'est tellement plus sympa d'agir ainsi.

C'est Lucien qui a dit ça ?

Oui. C'est tellement plus sympa de jouer les siens gagnants. Mais les siens, c'est aussi chaque personne croisée dans la rue ! Mon frère a eu son bac. Il s'est inscrit en droit, ce qui n'était pas son fort. Puis il est parti travailler dans l'hôtellerie et dix ans plus tard, très jeune, il était directeur général des Relais et Châteaux, la marque star mondiale à l'époque. C'est un parcours extraordinaire. Son art n'était pas l'art du format classique, le bac, les études, la faculté de droit. Pour être heureux, il n'est pas interdit de vivre malin ni de contourner les obstacles. Je trouve qu'il existe des couloirs tristes et inutiles. Il y a des défis ravageurs et des défis géniaux. Quand tu n'es pas dans ton mode d'être, tu peux nager dans la rivière à contre-courant, tu ne vas pas bouger. Si tu es dans le bon sens, parce que c'est ton *mainstream*, celui que tu as choisi, il suffit qu'un coup de pot te révèle pour que tu avances très vite. Je suis sûr que chacun d'entre nous a en lui-même les talents de son bonheur. Cela ne veut pas dire qu'il n'y aura pas d'efforts à fournir, que ce ne sera pas rugueux, rigoureux. Ce n'est pas avec le muscle de l'avidité qu'on avance ! Le principal risque d'échec de sa vie, dans le monde occidental de l'hémisphère Nord, c'est de ne pas savoir que l'on a une lumière à apporter aux autres. Que l'on peut donner, offrir, échanger, écouter, faire – à sa place. On peut et on doit. Ce que je dis est d'une banalité effrayante, mais je ne sais pas comment le dire pour convaincre. J'en suis moi-même absolument convaincu.

Donc, est-ce que ta vocation est servir ?

Je suis comme tout le monde : servir, c'est vachement gratifiant. Servir à quelque chose, servir à quelqu'un. S'il s'agit juste de passer... Ce qui est génial en l'être humain, c'est que l'on sait absolument qu'il y a une fin et que l'on vit extrêmement bien avec cette idée. On n'y pense pas tout le temps, mais tout de même, la seule certitude que l'on ait en se levant et en se couchant, c'est bien celle-là. Donc, nous avons en nous la capacité d'avoir envie d'être heureux.

Qu'est-ce que tu reconnais en toi-même, par toi-même qui te donne le goût de vivre ?

Je ne sais pas répondre à cette question.

Face au difficile, n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?

On n'a pas besoin d'être un héros ni un type formidable. On a seulement besoin de se trouver soi-même et de trouver quelques autres pour partager des choses. La plupart d'entre nous ne sont ni des génies, ni des héros, ni des inventeurs ou des découvreurs extraordinaires. Organisons l'existence avec notre flamme, nos talents, notre regard, notre sourire et un zeste de bienveillance pour soi-même et pour les autres. J'allais dire : grâce aux autres, pour soi. Ce n'est pas compliqué.

Est-ce un risque ou une chance d'être fils de coursier ?²¹

(Grand silence) Il n'y a pas de situation qui empêche de trouver en soi ce que l'on a de plus efficace, plus malin, plus sympa. « Fils de ? » On est « fils de », de toute façon. C'est bien d'être le fils de ses parents, dans une ville, une contrée, un pays. On est fils d'une géographie. Fils d'une histoire. Fils de parents. Fils d'une culture. Fils d'un environnement. On est aussi fils d'adultes qui vous ont marqué profondément. Je me souviens de ma maîtresse, mademoiselle Claudie. J'étais effaré, car lors de ma première matinée de maternelle, elle nous faisait marcher sur une espèce de cercle de peinture bleue au sol. Je devais avoir 4 ans, je ne sais plus très bien quel âge j'avais, mais j'étais en première année de maternelle. Je trouvais cet

21. Lucien son père a commencé son existence professionnelle comme coursier d'une caisse de retraite pour finir directeur.

exercice tellement aberrant qu'à midi, je suis passé par la porte et j'ai pris le bus. Le 143, je revois la scène. Il y avait une plateforme à l'arrière, dans les vieux bus de la RATP. Je suis descendu à la station Marcel Sembat et je suis rentré à la maison. J'en ris encore. Il y a des gamins qui adorent faire ce genre d'exercice – tourner en rond ! –, après quoi ils apprennent d'autres choses. Mais il y a des gosses qui ne sont pas comme ça, il n'y a rien à faire. (Rire partagé) On peut rester respectueux, sans jouer inutilement les rebelles. Mais enfin, la vie heureuse est une vie maligne. J'utilise ce mot exprès, ce n'est pas un mot très glorieux, ce n'est pas un mot noble, mais on a le droit d'être malin pour être heureux.

Est-ce une chance d'avoir une mère corse et présidente de Saint-Vincent de Paul ?

On est l'héritier de toute son histoire familiale, avec un côté sans doute merveilleux. Le week-end dernier, je suis allé en Corse. Je suis un Corse de la montagne ! La Corse est d'abord un pays de bergers. Le plus haut village de Corse s'appelle Lozzi, il est situé au pied du Monte Cintu, au-dessus de Calacuccia. Le patron de la Corse, Gilles Simeoni, et le patron des députés, Jean-Félix Acquaviva, m'ont dit : « Tu sais, on aimerait bien rêver la Corse des quinze années qui viennent. La meilleure façon de s'y prendre, c'est d'aller au village, serais-tu d'accord pour venir y passer deux jours ? » Nous avons des liens tous les trois dans le village, et je suis un peu à moi tout seul la diaspora dans cette histoire. Avec tout le village, et les habitants des villages à côté qui le souhaitent, nous avons passé du temps avec des experts corses du tourisme pastoral, de la politique du logement, du bois énergie, de l'économie circulaire – zéro déchet –, des problèmes énergétiques, des problèmes de santé dans les villages en hauteur, etc. Quand je suis arrivé, un homme m'a dit : « Toi, tu es Jean-Louis, le petit-fils à Loulou. » Il connaissait toute ma vie, c'est ce qu'on appelle la tradition orale. Dans notre groupe, il y avait tous les âges et une attention, une concentration, des échanges étonnants. Chacun reprenait le fil des idées des autres, en essayant de faire une synthèse : « On pourrait aller vers ça. » C'est ainsi que nous en sommes arrivés au tourisme d'accueil gratuit, aux couloirs de mobilité électrique et à un tas d'autres propositions. Quand le cerveau arrive à 1 200 m, peut-être 1 500 je ne sais pas, avec uniquement de la tendresse, des gens contents de te voir – certains te connaissant un peu, d'autres pas –, tout cela dans une atmosphère de bienveillance, le cerveau est libre. C'est fou de voir ce qui est sorti de ce week-end-là, à partir de cette unique question : « Quels sont

les grands projets de la Corse? » C'est fou de voir ce qu'une assemblée comme celle-là, qui n'a rien à démontrer, rien à se prouver, qui a simplement envie de passer ce moment à échanger, peut imaginer comme projet! Aucun cabinet international de consultants n'aurait produit ce qui est sorti de nos échanges et que nous allons mettre en forme par écrit.

Une des choses qui m'a le plus marqué quand j'étais avocat ici, ou même dans l'action publique, c'est la facilité avec laquelle on s'abstient de regarder ce qu'il y a derrière les phrases. On dit classiquement : le sage montre la montagne et l'imbécile regarde le doigt. De fait, c'est extravagant. Quand quelque chose ne marche pas, c'est toujours de la faute de quelqu'un d'autre. Or en réalité, une situation donnée a été conçue à un moment donné pour marcher. Simplement, elle s'est dégradée, elle n'est plus adaptée et l'ensemble devient aveugle. Mais si l'on dit : « C'est à cause de », on ne se pose plus la seule question qui vaille : « Qu'est-ce qui s'est passé pour qu'un jour l'on décide de faire cela comme ça? Et qu'est-ce qui s'est passé pour que cela ne soit plus adapté aujourd'hui? » Il faut aller derrière les mots, derrière les phrases, derrière les explicitions, et essayer de comprendre, comprendre, comprendre encore, pour marcher et progresser. Comprendre, c'est prendre avec soi²². Parler, échanger, comprendre l'Autre, comprendre une situation, se comprendre soi-même. Il faut faire un peu d'exercice!

Est-ce un risque de chance de combattre l'alcool dont ma mère et ma sœur sont mortes?

C'est ton histoire. Il faut que cela devienne une chance. La question n'est pas : « Est-ce que c'est...? » Poser la question ainsi revient à dire que tu subis ta vie. Est-ce que c'est une chance d'avoir des parents sportifs qui ne boivent pas une coupe d'alcool? Jean Drucker est mort très jeune. Est-ce une chance pour ses enfants d'avoir eu un père sportif? Le problème n'est pas : est-ce que c'est une chance? Mais : qu'est-ce que je fais de cette réalité? C'est la seule vraie question.

Et toi qu'en fais-tu?

De tous mes souvenirs, de mes parents, de mon entourage, des gens que j'ai rencontrés, que j'ai aimés, j'ai toujours essayé... Sans faire aucun acte

22. Du latin *cum*, avec.

d'héroïsme, je sais que pour moi, pour mon équilibre, j'ai besoin de faire ce que nous sommes en train de faire : partager.

Partages-tu la vision de Jean Vanier : « Toute personne est une histoire sacrée » ?

Bien sûr. Sacrée et singulière. Chaque être dans ce monde est singulier, parce qu'il est aimé. Il est parfois détesté, mais il est singulièrement aimé. Il est singulièrement aimant, aussi. Singulièrement utile. Singulièrement efficace pour certaines choses. Il est singulièrement en train d'avancer d'un point à un autre, il est donc en mouvement. D'ailleurs, c'est fou comme le plus bel âge est toujours celui qu'on a. Cela veut dire qu'en avançant tu t'adaptes. Tout s'adapte en toi : ta capacité physique, ta capacité à embrasser plus ou moins de tâches. Le corps, le cerveau, tout s'adapte. La prestance, la mouvance, le béliet, le rétrécissement... Oui, chaque être est singulier.

As-tu un défaut dont tu souffres ?

Popopo, des défauts mon pauvre, j'en ai un paquet. (Silence et sifflements) De vrais défauts ? Je souffre... le mot souffrance est peut-être excessif, mais c'est un handicap : je mets beaucoup de temps à comprendre. Quand je dis cela à des copains, ils rigolent tous : « Toi ? Tu vas très vite... » Ce n'est pas vrai du tout. J'ai un mal de chien. Il faut que j'absorbe beaucoup, car j'ai besoin de comprendre ce que me dit l'Autre. Même un document, il m'arrive de le lire plusieurs fois avant de le comprendre. Si en plus il émane d'un univers complètement nouveau pour moi, c'est handicapant. Cela peut être une souffrance. Ça réduit le champ des possibles. La difficulté, pour moi, va des nouvelles technologies aux croisements des cultures, y compris des langues. Je n'arrive pas à être bercé par la musique, par exemple. Est-ce que c'est une souffrance ? Non, mais je sais que c'est presque une souffrance.

Quelle est l'intention positive qui se cache derrière ce défaut ?

Comprendre d'abord me permet ensuite d'être extrêmement rapide dans l'exécution.

Faut-il tout oser demander dans la vie ?

Oui. Évidemment, cela dépend à qui, quand et sous quelle forme. Tout oser se demander à soi-même ? Si c'est « se demander » au sens de « se poser la question », je réponds : oui, tout le temps. Si cela impose d'exiger de soi : pas toujours. Nous ne sommes pas obligés d'être des héros, je le répète. Tout demander à l'Autre ? Attention ! Demander à l'Autre, c'est souvent un cadeau qu'on lui fait. Quand on est sollicité soi-même, c'est un cadeau que l'Autre vous fait. Mais il y a des mots qui blessent, des moments qui blessent. Quelqu'un vit une situation difficile, et toi tu arrives avec ton petit problème et tu lui poses la question qui t'intéresse, c'est terrible comme blessure. Parce que tu nies l'Autre. Donc ma réponse est : pas tout, pas tout le temps.

Pourquoi as-tu accepté ma demande d'interview ?

Parce que nous nous sommes rencontrés dans ce jardin où je t'ai vu avec Mercedes (Erra). Tu m'as dit : « Lachmann » (Henri Lachmann). C'était un sésame. J'ai pensé que ta demande s'inscrivait peut-être dans une recherche personnelle, donc que c'était estimable. Peut-être s'agissait-il d'autre chose ? Je ne sais pas finalement pourquoi j'ai accepté. Tu étais sur mon chemin ou j'étais sur le tien. C'est tout.

*En un mot, s'il te plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?
D'avancer et d'essayer.*

*Le mien aura été de partager ce moment avec toi
aujourd'hui... Merci du fond du cœur.*

Je file. (Départ en trombe)